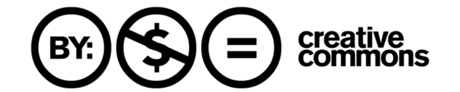


E.-F. Gautier

Répartition de la langue berbère en Algérie

In: Annales de Géographie. 1913, t. 22, n°123. pp. 255-266.



RÉPARTITION DE LA LANGUE BERBÈRE EN ALGÉRIE

(Carte, Pl. XIII)

Le Gouvernement général algérien, sur l'initiative et pratiquement sous la direction de Mr Edmond Doutté, a fait faire une enquête sur la répartition de la langue berbère en Algérie. Mr Doutté m'a prié de l'aider à dépouiller le dossier[1].

La répartition de la langue berbère en Algérie est un fait brutal. On pourrait imaginer qu'il est établi depuis longtemps, au-dessus des discussions, au moins dans les grandes lignes. Si l'on veut se rendre compte qu'il n'en est rien, on pourra comparer d'un coup d'œil la carte ci-jointe (pl. XIII) avec celle qui a été publiée par É. Reclus[2]. Moi-même, avant d'avoir étudié le dossier de l'enquête, je n'aurais jamais supposé aussi étendue la tache berbérophone de Cherchel, ni surtout celle de l'Aurès.

Pourtant, une enquête officielle sur le même sujet a déjà été faite, il y a cinquante ans, et elle a été publiée en 1860, mais d'une façon trop discrète. On peut savoir que le général Hanoteau a publié une grammaire de la langue des Touareg[3], et ne pas avoir eu l'attention attirée par l'appendice de quelques pages qui la termine et qui lui est parfaitement étranger. C'est une *Notice sur la carte annexée à ce volume et indiquant les localités de l'Algérie où la langue berbère est encore en usage*. La carte est bien cachée, dans une pochette de la couverture. Notice et carte sont fort intéressantes, beaucoup plus que la grammaire, qui est périmée; mais il est facile de les ignorer, et l'on ne s'en est pas fait faute. Une grosse erreur, si apparente qu'il faut l'appeler un *lapsus*, n'a jamais été relevée, que je sache.

Qu'un document important puisse ainsi tomber en oubli, c'est une étrangeté dont l'Algérie a un peu le monopole. Il serait superflu de reprendre, à ce sujet, les lamentations usuelles sur l'indifférence métropolitaine. D'ailleurs, on saisit sur le fait, à propos de cette carte cachée dans la couverture d'une grammaire, un autre aspect de la question : dans la bibliographie des questions algériennes, l'im-

1. Edmond Doutté et É.-F. Gautier, *Enquête sur la dispersion de la langue berbère en Algérie*, faite par ordre de Mr le Gouverneur général. Alger, Ad. Jourdan, 1913. In-4, 164 p., 1 pl. carte col. 5 fr. [?] — [Il ne reste plus, pour mettre le volume en distribution, qu'à tirer la carte.]

2. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*..., t. XI, *L'Afrique septentrionale*, Paris, 1886, p. 391, fig. 63.

3. A. Hanoteau, *Essai de grammaire de la langue Tamachek*..., Paris, 1860, ouvrage couronné par l'Institut; réédité à Alger, Ad. Jourdan, 1896.

portant est noyé dans un océan de choses insignifiantes, ou à côté.

La carte d'Hanoteau, une fois exhumée, apporte à la nôtre un contrôle précieux. Elle en est le prototype exact, avec un demi-siècle d'écart ; elle a pour base, elle aussi, une enquête administrative, et les deux enquêtes, celle de 1860 et celle de 1910, sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre. Il faut éliminer de la carte Hanoteau le gros *lapsus* qui la défigure[1]. Cela fait, cette carte et la nôtre se superposent exactement. Une enquête administrative est l'œuvre de collaborateurs nombreux, qui, même s'ils sont également consciencieux et compétents, peuvent ne pas donner aux mots le même sens ; elle reste donc un peu sujette à caution, quelque méfiance qu'on ait apportée au dépouillement des résultats. Que deux enquêtes indépendantes aient conduit à des conclusions identiques, c'est donc extrêmement précieux.

Je considère ces conclusions comme acquises définitivement.

On a donné à l'enquête une interprétation non seulement cartographique, mais aussi statistique. Les chiffres se rapportent, non pas au dernier recensement, celui de 1911, mais au précédent, celui de 1906. C'est le seul sur lequel on avait, et même on a encore maintenant, des données suffisantes. Voici ces chiffres.

Sur une population indigène totale de 4 447 149 hab., nous trouvons 1 305 730 berbérophones ; c'est un peu moins du tiers (29 p. 100)[2]. Hanoteau, sur une population totale d'environ 2 500 000 hab., trouvait 801 628 berbérophones ; c'est une fraction assez voisine, mais plus rapprochée du tiers (32 p. 100).

Voilà donc un point acquis : les positions respectives des langues Berbères et Arabes en Algérie, entre 1860 et 1910, sont désormais fixées, aux points de vue cartographique et numérique.

C'est un résultat intéressant de l'enquête, mais ce n'est pas le seul.

Le recul du Berbère. — Si les cartes de 1860 et de 1910 se superposent à peu près exactement, c'est donc que, dans le demi-siècle

1. Il concerne la Petite Kabylie à l'Est du Babor, exactement les caïdats du Ferdjioua, des Zouagha, des Mouïa et de l'Oued el Kebir ; HANOTEAU, faussement renseigné par l'officier qui administrait ces caïdats, les met dans le domaine du berbère. Nous avons, sur le dialecte arabe de ces caïdats, une étude philologique détaillée de l'interprète L. FÉRAUD, qui a paru en 1862 dans le t. VI de la *Revue Africaine*. Ce témoignage précis et contemporain ne serait même pas nécessaire, tant la question est claire.

2. Le recensement de 1911 consacre, pour la première fois, une colonne aux berbérophones ; malheureusement, cette colonne donne des chiffres erronés ; ils ont été reproduits ici même (*Annales de Géographie*, XXI, 1912, p. 185), et il faut donc préciser qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter. Il a été facile de suivre l'erreur jusqu'à sa source : des communes entières, la Meskiana, Oum el Bouaghi, Sedrata, ont été classées à tort parmi les arabophones ; l'erreur inverse a été commise aussi, quoique plus rarement. Je suppose qu'on rectifiera. En tout cas, l'opposition entre nos chiffres et ceux du dernier recensement est du domaine des *errata*.

d'occupation française, la situation est restée stationnaire, ou peu s'en faut. On ne s'y attendait pas. Une opinion tacitement admise est que le berbère est en voie de disparition rapide.

La simple comparaison des deux enquêtes permet déjà de conclure que le recul du berbère ne peut être que léger. Mais elle ne suffit pas, si l'on veut aboutir à quelque chose de plus détaillé. En 1860, le recensement des indigènes était encore très imparfait, et la carte topographique, aujourd'hui achevée, n'était pas encore commencée. Aussi, lorsque nous constatons un écart entre les documents d'Hanoteau et les nôtres, cet écart, toujours faible, n'excède pas les chances d'inexactitude; on n'ose pas affirmer que ce soit la notation d'un changement réellement survenu.

C'est l'enquête de 1910 qui apporte au problème sa solution. Elle nous dit dans quels districts la langue berbère a disparu depuis moins de 50 ans, de mémoire d'homme; et dans quels autres sa disparition est attendue dans le demi-siècle qui vient. Ce dernier renseignement, bien entendu, s'applique à des probabilités, et le premier non plus ne peut pas prétendre à la certitude: mémoire d'homme, c'est affaire d'appréciation, et, par surcroît, c'est mémoire d'indigène qu'il faut dire. Ce sont pourtant les seules données dont nous disposions, et, après tout, si elles sont insuffisamment précises, du moins est-il impossible qu'elles soient grossièrement inexactes.

Le coin de l'Algérie où le recul du berbère a été le plus marqué depuis 50 ans est certainement la commune de Châteaudun du Roummel (sur la ligne du chemin de fer entre Sétif et Constantine). Au Nord-Nord-Est de Châteaudun, chez les Ouled Kebbab, l'administrateur affirme que le berbère a disparu de mémoire d'homme, sur un territoire dont la mesure au planimètre donne 320 kmq. et qui se distingue aisément sur notre carte. Cette tache de disparition récente est de beaucoup la plus étendue de toute la carte. Il faudra regarder avec attention pour en trouver quelques autres, à peine distinctes à notre échelle du 1 : 3 800 000, dans l'Ouarsenis, près de Duperré (Chélif), le long de la frontière marocaine. Ce sont de petites taches, disséminées çà et là.

Et c'est tout. En chiffres du recensement, ce sont 36 549 indigènes qui nous sont donnés comme ayant abandonné leur langue berbère dans le dernier demi-siècle. On prévoit que 30 959 autres en feront autant dans le demi-siècle qui vient. Le berbère perdrait donc, à notre époque, une soixantaine de mille âmes par siècle.

C'est quelque chose, mais ce n'est pourtant pas du tout un effondrement foudroyant.

On nous dit que 726 543 berbérophones sont tout à fait ignorants de l'arabe, en Grande Kabylie, dans l'Aurès, au Mzab. Même dans une région comme l'Ouarsenis, où la tache berbérophone est réduite à peu

de chose, l'administrateur mentionne des enfants de quinze ans qui ne savent pas un mot d'arabe. Des foyers de berbère sont encore si ardents que de petits groupes arabophones à proximité ont été reberbérisés. Le cas est signalé, entre autres, à Tizi-Ouzou, et cette reconquête aurait porté sur un chiffre total d'indigènes qui ne serait pas méprisable : une vingtaine de mille.

La conclusion est que le berbère, assurément, recule, mais en faisant une belle défense.

On a souvent reproché à l'administration française d'avoir fait la guerre au berbère et de porter la responsabilité principale dans sa disparition. Ce thème a été traité par É. Masqueray [1], et il est devenu un lieu commun [2]. Il faut avouer, à tout le moins, que les gens que nous tuons se portent assez bien.

D'après l'enquête de 1910, le ksar de Taghit est un des points où le recul du berbère est le plus évident : au-dessus de cinquante ans. les habitants savent tous le berbère; au-dessous de cet âge, on ne parle plus qu'arabe. Or, le ksar de Taghit est occupé depuis une dizaine d'années. Auparavant, il faisait pratiquement partie du Maroc. Au Tafilelt, tout voisin, mais complètement en dehors de notre influence directe, on nous dit que le cas de Taghit est fréquent.

Il est clair que l'arabe ne nous a pas attendus pour refouler le berbère, et il n'est pas possible d'établir que la conquête française ait accéléré ce mouvement.

A coup sûr, l'administration ne s'est pas intéressée au berbère, et l'on ne voit pas bien, d'ailleurs, de quelle façon pratique elle aurait utilisé une poussière de dialectes, très divergents entre eux et exclusivement oraux. Mais il n'a jamais été établi que la protection administrative ait un rapport nécessaire avec la conservation d'une langue qui se meurt. En France, on sait de quels soins officiels est entourée la langue bretonne, et ces soins devraient être d'autant plus efficaces que d'ardentes initiatives privées s'exercent dans le même sens; pourtant, le breton s'en va, à tout le moins dans certaines parties du Morbihan (presqu'île de Quiberon). Le processus de disparition est le même qu'à Taghit : les gens âgés seuls parlent encore la vieille langue.

Le remords d'une erreur administrative imaginaire et le désir d'en éviter au Maroc le renouvellement vont avoir, dit-on, pour conséquence la création d'une chaire de langue berbère à Paris. Rien n'empêche une idée fausse d'avoir des conséquences heureuses.

1. Ém. Masqueray, *Note concernant les Aoulad-Daoud du Mont-Aurès* (*Rev. Africaine*, XXI, 1877, p. 99). A part, Alger, Ad. Jourdan, 1879, p. 27.

2. Lamentation du journal *Le Temps*, 25 avril 1912, à propos du Maroc; — Theobald Fischer, *Mittelmeerbilder..., Neue Folge*, Leipzig, 1908, p. 387; ce dernier passage tout à fait extraordinaire.

Le berbère n'a pas d'unité, pas de littérature, pas de grammaire, pas de dictionnaire, pas d'alphabet. Et il n'y a pas de mesure officielle au monde qui puisse donner à ce patois ce qui lui manque. Qu'il ne soit pas en état de lutter contre l'arabe, qui est une véritable langue, cela n'a pas besoin d'être expliqué. Le phénomène étrange, c'est que la lutte, commencée depuis une dizaine de siècles, soit encore si loin de sa fin. C'est un témoignage de la lenteur avec laquelle se font les réactions sociales dans ce pays-ci.

Groupement des taches berbérophones. — Quand on jette un coup d'œil sur la carte (pl. XIII), qui donne les positions respectives des langues arabe et berbère en Algérie de nos jours, quelques observations viennent à l'esprit.

Sur la frontière occidentale, deux taches berbérophones, au Nord et surtout au Sud de Lalla Marnia (Beni Snous), sont un faible prolongement en territoire algérien de domaines berbérophones marocains. Dans le coin Sud-Ouest, quelques petites oasis algériennes parlent le berbère marocain de Figuig. Dans le Sahara, outre le Mzab, qui est porté sur notre carte, le Gourara, le Hoggar, qui n'y sont point portés, parlent berbère.

Mais les destinées du berbère au Sahara et au Maroc sont en dehors de notre sujet. Les documents nous font défaut pour en parler. Nous ferons donc abstraction des Beni Snous, de Figuig et du Mzab.

Dans l'Algérie propre, la distribution du berbère est assez simple pour se décrire en quelques mots : une tache chaouïa (Aurès); une autre kabyle (Grande Kabylie et région de Bougie); un archipel Mitidja-Chélif, composé de quatre îlots, dont le plus important est celui de Cherchel. C'est tout. Pour Hanoteau, cette distribution « rend sensible aux yeux la diminution graduelle d'intensité, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la langue berbère, à mesure que l'on s'avance de l'Est à l'Ouest ». Cette phrase ne satisfait pas, si l'on essaie de la serrer de près. Dans l'archipel Mitidja-Chélif, l'îlot de Cherchel est à la fois le plus occidental et le plus important de beaucoup. Des blocs chaouïa et kabyle, c'est le kabyle, assurément, qui est le plus solide, et c'est le chaouïa qui est le plus oriental.

On pourrait être tenté de cantonner le berbère dans les montagnes et d'abandonner la plaine à l'arabe. C'est encore une idée qui ne se laisse pas serrer de près. Elle est très juste dans la Mitidja et le Chélif; elle devient absurde à Constantine. Sur les hautes plaines constantinoises, les indigènes, nomades ou demi-nomades, parlent chaouïa, et, dans la Petite Kabylie, les cultivateurs montagnards parlent arabe.

Ce qui me frappe, c'est que les berbérophones sont groupés dans le même coin. Ce groupement serait plus apparent encore, si la Tunisie avait été figurée, parce que, au Nord des Chotts, elle appartient tout

entière au domaine de l'arabe exclusif[1]. Tirons à la règle une ligne droite entre Alger et Biskra : entre cette ligne et la frontière tunisienne, 50 p. 100 de la superficie appartiennent au domaine berbère, exactement 53 800 kmq., sur un total de 110 588 (mesurés au planimètre). Ces chiffres me semblent impressionnants.

Ce n'est pourtant pas, après tout, cette ligne droite imaginaire qui retient davantage l'attention : ce serait plutôt une autre ligne, qui correspond à une réalité généralement oubliée, la frontière de l'Empire Romain, le *limes*. Les archéologues l'ont reconstitué avec une grande précision. Il contournait l'Aurès par le Sud. Au delà, sa trace est jalonnée aujourd'hui par Bou Sâda, Sidi Aïssa, Boghari, Tiaret, Frenda, Tlemcen, Lalla Marnia[2]. Le *limes* laissait en dehors de l'Empire toute la moitié sud-occidentale de l'Algérie, les hauts plateaux d'Alger et d'Oran, avec l'Atlas Saharien, et même la lisière du Tell Oranais. A vrai dire, le *limes* n'était pas la frontière, au sens usuel du mot, puisqu'il y avait au delà des postes militaires (Messâd, par exemple); peut-être pourrait-on traduire, dans notre langage administratif actuel, limite du territoire civil, ou du territoire de colonisation. En tout cas ç'a été une limite importante, qui a subsisté pendant des siècles. Dans l'Algérie propre (Maroc et Sahara mis à part), le berbère s'est assez bien conservé en deçà du *limes*. Au delà, il a disparu. C'est l'ancien territoire de colonisation romaine qui lui est resté fidèle.

Dans le même ordre d'idées, ne pourrait-on pas noter ceci ? A l'Ouest d'Alger, le groupe le plus important de beaucoup est celui de Cherchel, qui fut capitale de l'Algérie Romaine et qui lui donnait son nom de Maurétanie Césarienne[3]. Là aussi il semble y avoir un lien entre Rome et la survivance du berbère.

Je n'ai pas osé tracer sur la carte une autre ligne, à laquelle j'attribue de l'importance, mais qui ne peut pas avoir la précision du *limes* : c'est la limite, nécessairement indécise, de la zone d'influence carthaginoise. On sait que, au temps de saint Augustin, aux environs de Bône et de Guelma, « il fallait des interprètes puniques pour parlementer avec des paysans révoltés »[4]. Il faut donc admettre que, dans

1. A une petite exception près; un groupe berbérophone minuscule s'est conservé auprès de Gafsa. — Voir : Dr Provotelle, *Étude sur la Tamazir't ou Zénatia de Qaladt es-Sened (Tunisie)* (*Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, XLVI, 1911, p. 1-2).

2. Stéphane Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, Nouvelle édition, revue et corrigée. Alger, Jourdan, 1903. In-8, 150 p., 1 pl. carte col. figurant le *limes*. — Pour plus de détails, voir : Stéphane Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, *passim*.

3. Dans certaines particularités du dialecte Beni Menasser, Mr René Basset reconnait expressément l'influence de la capitale voisine Caesarea (*Notes de lexicographie berbère, 2e sér.*, dans *Journ. asiatique*, 1883). Cette affirmation frappe vivement sous la plume d'un homme éminent, qui, en des milliers de pages lexicographiques, ne s'est pas permis, en tout, vingt lignes de généralisation.

4. S. Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, p. 30.

cette partie de l'Algérie, le bas peuple parlait punique au ve siècle : ce qui élimine non seulement le latin, mais encore, semble-t-il, le berbère. La limite de cette influence carthaginoise, dont la profondeur nous est ainsi attestée, les archéologues semblent la placer vers Guelma et Constantine, dans la grande banlieue de Bône, et vers Tébessa dans l'arrière-pays de Carthage elle-même [1]. En deçà de cette ligne, on peut soupçonner que les indigènes parlent arabe ou un dialecte sémitique voisin de l'arabe depuis 2500 ans.

C'est là une idée que les archéologues et les latinistes admettraient sans difficultés [2]. Que les mœurs, les dieux, l'écriture et la langue puniques aient survécu à Carthage pendant des siècles, c'est un fait reconnu par eux. Mais les arabisants les plus distingués répugnent vivement à voir un lien entre le punique et l'arabe. Il faut donc spécifier que notre hypothèse, formulée en passant, est hétérodoxe.

Pour expliquer la disparition du berbère en Tunisie, Mr W. Marçais, par exemple, a bien voulu attirer mon attention sur un fait bien établi. En Tunisie, ç'a été la vie urbaine ; en Algérie, la vie rurale qui a prédominé : les patois comme le berbère ont évidemment un caractère rural.

Il est vrai que la prédominance ancienne de la vie urbaine en Tunisie a bien tout de même un lien avec l'existence de Carthage. Je ne sais pas non plus s'il peut être question de vie urbaine à propos de la région bônoise : elle a les massifs forestiers les plus sauvages de l'Algérie ; c'est un prolongement de la Petite Kabylie, et, qu'elle soit arabophone, c'est pourtant un petit problème non résolu.

Quelle que soit l'explication du fait, on peut se borner à le constater. Les taches berbérophones sont groupées, suivant une bande, entre deux grandes régions arabophones : la Tunisie et la région bônoise d'un côté, de l'autre l'Algérie occidentale et sud-occidentale. On nous excusera peut-être de donner à la même constatation une autre forme, qui n'en dit pas plus long, mais qui a le tort ou l'avantage de suggérer une hypothèse explicative.

La zone berbérophone est inscrite entre le *limes* romain au Sud et la zone d'influence carthaginoise au Nord-Est. Le berbère, en Algérie-Tunisie, ne s'est conservé que là, et, si l'on considère le nombre de siècles écoulés, il s'y est conservé merveilleusement.

1. S. Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, p. 26, 29, 36.

2. Victor Duruy, *Histoire des Romains*, VI, Paris, 1883, p. 32 ; — R. de la Blanchère, *Sur l'âge de l'écriture libyque* (*Bull. de Correspondance Africaine*, 1882, p. 263) ; — *Instruction du Comité des Travaux historiques au Ministère de l'Instruction publique; Recherche des Antiquités dans le Nord de l'Afrique*, 1890, p. 62 ; — Alfred Merlin, *Le Sanctuaire de Baal et de Tanit près Siagu*, *passim* ; — Id., *Le Temple d'Apollon à Bulla Regia*, p. 24 (*Notes et Documents publiés par la Direction des Antiquités*, 1908 et 1910). — Voir aussi : Coripfe, *La Johannide*, traduction de J. Alix, chant IV (*Rev. Tunisienne*, 7e année, 1900, p. 111).

Que des empires comme Carthage et Rome aient laissé dans ce pays-ci des traces encore apparentes sous le vernis islamique, il n'y aurait là rien de bien surprenant. En tout cas, le *limes* romain est à coup sûr précis et déterminé; les taches berbérophones le sont aussi; la zone d'influence carthaginoise n'est pas imaginaire; et ces réalités ont bien entre elles la relation que nous avons dite. On peut croire, assurément, que cette relation est fortuite, mais le fait brutal demeure, dût-on réduire son importance à celle d'une amusette mnémotechnique.

Le pays Ketama. — Ce n'est pas la seule cicatrice d'empire défunt que l'on peut croire discerner sur notre carte. La Petite Kabylie, entre la crête du Babor et l'Oued el Kebir, parle un dialecte arabe si étrange que Hanoteau l'a pris pour du berbère (c'est ce *lapsus* unique et énorme que nous avons signalé). Les arabisants, à diverses reprises, ont signalé les particularités de ce jargon, sans qu'aucun en ait jamais fait une étude détaillée. Ce qui est intéressant pour nous, ce sont les frontières entre lesquelles il est parlé. Ce sont, incontestablement, celles de la tribu ancienne des Ketama (Ukutemani des inscriptions, Κοιδαμούσιοι de Ptolémée)[1]. Il n'y a pas de tribu berbère plus illustre : ce sont les Ketama qui ont fondé l'empire des Fatimides, conquis l'Égypte, pris pendant un temps la direction de l'Islam entier. Ce petit district fut, au xe siècle, d'importance mondiale.

Dans l'histoire de l'Islam maugrebin, un honneur de ce genre est invariablement mortel. Les Koumia, qui ont fondé le royaume d'Abd-el-Moumen (dynastie Almohade); les Sanhadja de Maurétanie, qui ont fondé la dynastie Almoravide, etc., tous ont été ensevelis dans leur triomphe ; et les Ketama n'ont pas fait exception à la règle. La tribu berbère qui élève son chef à l'empire se donne tout entière et sans réserve. Elle fournit, à elle seule, jalousement, tous les soldats et tous les fonctionnaires; elle réclame le monopole des batailles et celui, encore plus redoutable, des jouissances; c'est une énorme flambée, où la tribu tout entière est consumée en quelques dizaines d'années. Je ne sais rien d'analogue dans notre histoire européenne.

Aujourd'hui, l'ancien territoire des Ketama est un pays plus boisé que cultivé, dont les indigènes ont été jugés ceux de toute l'Algérie qui approchent le plus du sauvage[2]. Le nom de Ketama a disparu depuis longtemps, comme ethnique du moins; car il survit dans l'argot local comme appellation grossièrement injurieuse. A Con-

1. E. Doutté et É.-F. Gautier, *Enquête sur la dispersion de la langue berbère...*, p. 142, note 1. Je la cite ici parce qu'elle engage la responsabilité de l'arabisant distingué qu'est mon collaborateur. — Voir, d'ailleurs : Ed. Doutté, *Excursion dans la région forestière du cap Bougarone* (*Bull. Soc. Géog. Oran*, XVII, 1897, p. 202); — L. Féraud, *Mœurs et coutumes kabyles* (*Rev. Africaine*, VI, 1862, p. 272).

2. Ed. Doutté, art. cité, p. 235.

stantine, dit Féraud, il est synonyme de « proxénète, sodomisé, homme avili, renégat »[1].

Il va sans dire qu'aucun indigène de Petite Kabylie ne se reconnaît descendant des vieux Ketama historiques, et l'on pourrait les croire éteints, si l'on ne connaissait la fantaisie des généalogies berbères.

Seulement, sur le territoire de la tribu, il se parle un dialecte qui n'a aucun rapport avec aucun des dialectes voisins. D'après Mr W. Marçais, il en aurait avec un dialecte qui se parle dans les Traras, à côté de Nedroma-Nemours, sur l'ancien territoire des Koumia. Mr Marçais n'a là-dessus que des impressions, qui mériteraient d'être précisées. Les Koumia, fondateurs de la dynastie Almohade, sont un bon pendant des Ketama.

Il y a apparence que ce dialecte arabe de Petite Kabylie remonte aux xe et xie siècles, à l'époque glorieuse; et c'est là ce qui ferait son originalité. En tout cas, si l'hypothèse n'apparaît pas satisfaisante, le fait subsiste et attend une explication.

Dans le même ordre d'idées, voici deux autres petits faits qu'on serait tenté d'appeler connexes, et qui pourraient suggérer une explication analogue.

Dans la brèche arabophone qui sépare les grandes taches berbérophones de l'Aurès et de la Kabylie, assez exactement au milieu, sur la lisière Nord du Hodna, se dresse le Djebel Maadhid.

Dans l'autre brèche arabophone, celle qui sépare la Kabylie de l'archipel Mitidja-Chélif, et dans la même situation centrale (tout près du *limes* romain), se dresse le Kef Lakhdar.

Or sur les pentes du Maadhid se trouvent les ruines de la Kalaa des Beni Hammad et, au sommet du Lakhdar, celles d'Achir. Ce furent deux villes très célèbres dans l'histoire du Moyen Age berbère, capitales du grand empire Sanhadja (branche Hammadite et branche Ziride).

Leur relation avec les brèches arabophones est-elle simplement fortuite? Je n'en sais rien. La culture citadine et les relations politiques étendues sont difficilement compatibles avec la persistance d'un dialecte rural et local.

La région zénète-arabe. — Que l'Algérie occidentale et sud-occidentale soit arabophone, c'est, parmi les données de notre carte, celle dont il est le plus aisé de rendre compte.

Toute cette grande région est une unité géographique et climatique. C'est là seulement que les steppes viennent toucher à la Médi-

1. L. Féraud, *Notice sur les Oulad-abd-en-Nour* (*Ann. Soc. Archéol. Constantine*, VIII, 1864, p. 159).

terranée : jusqu'au voisinage d'Oran et de Mostaganem on retrouve des chotts et des dunes ; les grandes plaines sublittorales de l'Oranie sont en communication facile avec les hauts plateaux; c'est le domaine propre des grands nomades. Cette Algérie occidentale, Ibn Khaldoun la reconnaissait un pays à part, et il l'appelait le Maghreb central; le Hodna, qui la sépare de l'Algérie orientale, en est aussi la grande porte sur le Sahara. Le grand chemin des invasions arabes passe par là : Sidi Okba, qui l'a inauguré, est enterré à côté de Biskra, sur le champ de bataille, on dirait volontiers la brèche, où il fut tué.

Les grandes migrations de tribus nomades arabes, à partir du XIe siècle, ont toujours contourné l'Aurès par le Sud, venant de Tripolitaine et du Sud Tunisien; elles ont abordé invariablement l'Algérie par Biskra, le Zab, le Hodna, pour se répandre ensuite dans l'Ouest et le Nord-Ouest. Ce sont là des faits historiquement établis. C'est le Maghreb central que les Bédouins (tribus hilaliennes) ont progressivement submergé.

Ils y avaient été précédés par un groupe de tribus berbères qui constituaient la famille Zénète. Ibn Khaldoun nous dit que le Maghreb central était à peu près tout entier Zénète, et que ces Berbères, au milieu des autres, étaient une sorte de nation, avec un dialecte distinct et uniforme.

Ils s'opposaient violemment aux Berbères orientaux, Ketama et Sanhadja; ils furent ennemis irréconciliables de leurs dynasties (Fatimides, Zirides). Apparemment, c'était le choc de deux organisations sociales irréductibles l'une à l'autre, la nomade et la sédentaire. A leurs concitoyens sédentaires les Zénètes préfèrent des étrangers nomades comme eux. Ils furent les alliés et les complices des Bédouins. Nous savons par Ibn Khaldoun que les grandes dynasties Zénètes de Tlemcen et de Fez (Abd-el-Ouadites, Mérinides) ont étroitement associé les Arabes à leur fortune.

Par haine de leurs voisins orientaux et pour trouver un appui contre eux, les Zénètes ont été les partisans fidèles des kalifes espagnols; ainsi est-il advenu par exemple que la tête de leur ennemi le plus illustre, le Sanhadja Ziri, tué sur le Chélif, alla pourrir sur les créneaux de Cordoue. Cette familiarité avec les hommes et les choses d'Espagne, attestée par le style des mosquées tlemceniennes, se trouva de grande conséquence, le jour où les victoires castillanes éparpillèrent les émigrés andalous à la surface du Maghreb. Ces missionnaires de la culture et de la langue arabe ne trouvèrent nulle part un sol mieux préparé que dans le Maghreb central. Ils y achevèrent l'œuvre que les Bédouins avaient commencée.

Ici donc nous sommes en pleine lumière historique. Depuis cinq ou six siècles, nous suivons assez facilement les étapes successives qui ont fait de la Zénétie un pays de langue arabe. C'est de l'histoire

simple et claire, et je ne crois pas qu'on en conteste le sens, mais à condition de la connaître. Elle est parfaitement étrangère à notre culture générale et à nos souvenirs scolaires. Sous une forme nécessairement abrégée, elle court le risque d'apparaître obscure et même suspecte, imaginaire.

En somme, à considérer la répartition actuelle de la langue berbère en Algérie, on a cru possible d'en rendre compte. Mais cela eût exigé peut-être des développements incompatibles avec les dimensions d'un article.

Les chances du français. — Qu'on s'imagine, ou non, avoir entrevu la solution du problème, il n'y a pas de doute, en tout cas, sur la façon dont il se pose. Il s'agit de savoir de quelle façon les Berbères ont appris l'arabe. La question des races et celle des langues sont, bien entendu, entièrement distinctes. Sur la première, l'enquête dont on a rendu compte n'a pas la prétention d'apporter la moindre lumière.

Elle n'en apporte pas non plus, directement du moins, sur une autre question qu'il est pourtant difficile d'éviter. Sur ce champ de bataille des langues, quelles sont les chances du français? Après tout, il n'est pas impossible de formuler une réponse.

Le français prend certainement vis-à-vis de l'arabe la position de celui-ci vis-à-vis du berbère. L'arabe littéral lui-même n'est pas outillé pour soutenir la concurrence d'une langue européenne moderne ; c'est, d'ailleurs, une langue morte, une sorte de latin, et la seule qui soit vivante, l'arabe vulgaire, fait de plus en plus figure de patois.

Les Bédouins hilaliens, qui importèrent ici l'arabe vulgaire, n'ont certainement pas représenté dans la population totale une proportion plus considérable que les colons européens qui importent le français, et les premiers ont été peut-être plus détestés que les seconds.

On oublie trop que le français a déjà commencé ses conquêtes : tous les indigènes israélites l'ont adopté; la rue, plus efficace que l'école, amène à lui les petits cireurs de bottes de grande ville. En Kabylie, on dit que la fréquentation scolaire a pour conséquence l'adoption du français dans la correspondance commerciale, à défaut d'une autre langue épistolaire possible (le kabyle ne s'écrit pas, l'arabe est inconnu). Une partie numériquement très faible de la population adopte les idées jeunes-turques et les défend dans de petits journaux violents : ces journaux ne sont pas seulement rédigés, ils sont manifestement pensés en français.

Ce sont de faibles progrès; le bloc des indigènes musulmans reste immuablement fidèle à sa langue. Mais le bloc des berbérophones aussi, après un millénaire écoulé, se défend encore admirablement.

On peut admettre que le passé n'est pas une image infidèle de

l'avenir. Dans la mesure où l'arabe a éliminé le berbère, le français a bien des chances d'éliminer l'arabe; seulement, il faudra que les siècles lui fassent un crédit analogue. Et il n'est pas niable que ce soit là une restriction importante à l'optimisme de la conclusion.

En tout cas, on croit distinguer que, dans la défense indigène, le point faible est toujours le même. C'est ce Maghreb central, où les berbères Zénètes ont été si complètement arabisés. Encore aujourd'hui, c'est là, dans l'Oranie, que l'étranger, le colon européen, remporte ses plus beaux succès : il refoule l'indigène; il ne l'absorbe pas encore, mais, dans les communes de plein exercice, les cadres indigènes sont brisés, et les éléments dissociés offrent moins de résistance. On attribue souvent le fait au voisinage de l'Espagne; tout en rendant au colon espagnol la justice qui lui est due, il faut reconnaître qu'il a eu la partie belle. Dans l'autre partie de l'Algérie, l'orientale, on signale des points, comme la Medjana, où le colon, fût-il espagnol, est éliminé par la concurrence kabyle. Ce sont des faits symétriques, il me semble, avec ceux que notre carte laisse entrevoir.

É.-F. Gautier,

Professeur de Géographie
à l'Université d'Alger.